

SÈVRES-LECOURBE

MAINTIEN

EST AUX P

M O

L'ABUS D'A

A la découverte du métro de Paris, ce monde étrange et souterrain où plus rien ne semble étonner les voyageurs.



Des Papous dans la ville

Invités par le photographe Marc Dozier, trois Papous ont effectué un grand voyage initiatique de quatre mois à la découverte de la France. Derniers vrais explorateurs, ils posent un regard décapant sur notre monde. Texte et photographies Marc Dozier

En haut, le souffle court, en marche vers le sommet de l'aiguille du Midi, les explorateurs de l'autre bout du monde voient de la neige pour la première fois.

Au milieu, une autre aventure à couper le souffle : un contact féminin en public, strictement tabou chez les Hulis, leur tribu d'origine. Mais les Papous n'ont jamais

perdu leur sang-froid ni même leur enthousiasme pour notre monde où tout, même un simple Photomaton, est l'objet d'une nouvelle expérience (ci-dessus).



La visite de la tour Eiffel a convaincu les Mélanésiens que Paris est la plus belle ville du monde.



La « SNCF » est une tribu dont les clans sont nomades (contrôleurs) ou sédentaires (guichetiers).



Pour Marc Dozier, inviter ses amis, c'était les remerciements de l'avoir si souvent accueilli en Papouasie.



Dans le confort d'une salle de bains parisienne ou dans la nature en Papouasie, les gestes restent les mêmes. Appliquant avec un bâtonnet des peintures chimiques ou naturelles, les hommes se parent en fredonnant des chants destinés à donner de l'éclat aux couleurs.

Ci-contre, dans la lumière apaisée de l'église Saint-Louis, à Grenoble, Polobi et Mudeya songent à se faire baptiser en rentrant chez eux, où les églises protestantes sont très présentes et où la population est très croyante.

Lointaine et inconnue, cette tribu est la plus extraordinaire que nous ayons jamais observée. Bien proportionnés, les habitants de ce pays sont grands et actifs. Les clans des « Paris », des « Grenoble » et des « Marseille » possèdent une langue qui ne ressemble à aucune autre. Mais tous se reconnaissent comme une seule peuplade que l'on nomme les Français.

De retour en Papouasie-Nouvelle-Guinée, Polobi, Mudeya et Mondo décriront probablement ainsi leur extraordinaire périple à l'autre bout du monde. Ici, en France, à près de 20 000 kilomètres de leur île située au nord de l'Australie ! In vraisemblable, ce voyage puise ses racines dans la complicité qui nous lie, un

ami de longue date, Philippe Gigliotti, et moi-même, à de nombreux clans de Papouasie-Nouvelle-Guinée. Considérés là-bas comme les enfants adoptifs de plusieurs familles, nous nous étions promis de respecter les traditions mélanésiennes en prenant soin, à notre tour, de nos « frères » papous sur nos terres de France.

En septembre dernier, lorsqu'ils débarquent à Paris au terminal 2 de l'aéroport Charles-de-Gaulle, aucun de nos trois amis n'a idée de l'endroit où ils viennent d'atterrir. Après quarante-huit heures de voyage, ils devinent simplement qu'ils sont bien loin de chez eux. Et s'étonnent de tout. Premier grand bonheur au milieu des embouteillages qui permettent d'admirer une quantité de véhicules jusqu'alors

inconnus. Première confusion gênée devant les couples qui se « mangent la bouche » (s'embrassent) au beau milieu de la rue.

Passés les stupéfactions, nos amis papous s'adaptent rapidement à notre univers urbain. Habillés à l'occidentale, ils n'ont pas oublié de glisser leurs tenues traditionnelles, les bilas, dans leurs sacs afin de se parer pour les grandes occasions. Larges perruques, plumes somptueuses et queues de cochons, tous les éléments de leur précieux costume d'apparat sont là. Tous à l'exception d'un seul : l'asstinget, une juquette de feuilles fraîches qui n'aurait pas résisté aux aléas du voyage. En prévision des prochaines sorties, nous nous employons donc à trouver les feuilles nécessaires à la confec-

tion de cette jupe qui dissimule leurs fesses.

Notre seule piste dans la capitale parisienne : le marché aux fleurs de la place Louis-Lépine. Là, au milieu des plantes d'appartement, les Papous essaient, comme un pantalon dans une boutique de prêt-à-porter, les gerbes de feuilles proposées par la fleuriste, aussi ahurie que nos amis devant les tarifs pratiqués.

« 60 euros, s'indigne Polobi, c'est du vol ! Chez nous, ces plantes poussent partout et ne valent rien ! Les Blancs sont complètement fous !

Avec Philippe, jouant les traducteurs, nous sommes aussi les guides d'un voyage surréaliste dont les sites touristiques ne sont pas ceux que l'on pourrait attendre...

Place de l'Hôtel-de-Ville. Une association

sensibilise le public aux handicaps des personnes à mobilité réduite en proposant d'essayer des fauteuils roulants à travers un parcours d'obstacles. Intrigués, nos amis s'approchent, détaillent les étranges machines et prennent timidement place aux commandes d'un fauteuil. Entre leurs mains, les engins se révèlent beaucoup plus ludiques qu'il n'y paraît et l'opération pédagogique se transforme en manège improvisé sous les yeux amusés des organisateurs, heureux de trouver si bon public.

Mais, parmi toutes leurs découvertes, celle qui aura le plus marquée nos visiteurs du bout du monde reste probablement la tour Eiffel. Un beau matin, parés comme il se doit, ils débarquent en effet à l'improviste au pied du monument.

Quelques minutes plus tard, nous voilà dans l'ascenseur particulier pour une visite en VIP : guide privé et cordon de sécurité. Le grand jeu ! Impressionnés par la dimension, la hauteur et la vue, nos amis ne tarissent pas d'éloges :

« Je sais que d'autres pays possèdent des immeubles gigantesques, mais aucun n'a la tour Eiffel. C'est pour cela que la France est le plus beau pays du monde ! s'enthousiasme Mondo.

Au sommet, alors que le public se presse pour les photographier, faisant d'eux des bêtes de foire, Polobi lance avec désinvolture :

« Laissez-nous regarder, notre clan n'a jamais vu de Papous. Ignorons la foule et admirons la vue !



Ils veulent tout voir, tout essayer, tout goûter



Les grands « classiques » de notre patrimoine ne sont pas les seules sources d'émerveillement. « *Le train qui va sous terre* », ce métro que de nombreux Parisiens ont en horreur, reste pour les Papous admiratifs la source de toutes les espiègleries. Polis, Polobi et Mudeya s'y amusent à serrer la main à chacun des voyageurs inconnus descendant de la rame.

Loin de n'être que des touristes passifs, les trois voyageurs sont aussi des explorateurs contemporains, curieux de notre « modernité ». Découvreurs boulimiques et observateurs philosophes, ils veulent tout voir, tout essayer, tout goûter.

Pas dupes, ils portent leurs parures d'hommes plume !

Quelques alpinistes se souviendront ainsi les avoir vus, à 3 800 mètres, crampons aux pieds et piolets à la main, gravir l'arête sommitale de l'aiguille du Midi. D'autres reconnaîtront les avoir aperçus aider un pêcheur à remonter ses filets en Camargue ou à célébrer le nouvel an dans un chalet des Hautes-Alpes. On les a également remarqués faire du patin à glace et le tour du périphérique à moto. Chasser le sanglier, apprendre à conduire un tracteur et se faire tatouer. En chaîner fêtes et *afters* arrosés, embrasser sur la bouche, goûter du Pastis 51 et abuser du Martini. Donner des interviews à la radio et à la télévision, visiter des écoles, des grottes, des musées et des exploitations agricoles.

Accueillis partout comme des princes, ils sont les vedettes de toutes les sorties. Autour d'eux, se construit rapidement un réseau de solidarité et d'amis généreux qui se régale de leur simplicité. Fins psychologues, coquets, drôles et attentionnés, les Papous offrent sans compter sourires, bons mots et petits moments de bonheur à tous ceux qu'ils rencontrent. Pas dupes, ils savent qu'il faut, pour en imposer plus encore, revêtir leur costume d'explorateur : leurs parures d'hommes plume !



Portrait de Polobi, un Papou parti pour Paris en parure.

Ambassadeurs de l'exotisme absolu, nos amis sont l'objet de toutes les projections. Sans les connaître, on leur dit souvent : « *Comme je vous envie : vous êtes heureux, proches de la nature, purs, généreux, sans problème d'argent.* » Le mythe du bon sauvage fait encore recette parmi les fantasmes occidentaux. Une vision décalée lorsque l'on sait que nos compagnons papous peuvent se révéler des buveurs impénitents, jaloux, excessifs et amateurs de guerres tribales, courantes dans leurs contrées.

Le choc le plus étonnant reste cependant leur rencontre avec les femmes occidentales. Traditionnellement en Papouasie-Nouvelle-Guinée, les deux sexes ne vivent pas ensemble, la femme étant considérée comme dangereuse.

- *Vous, les Blancs, vous dormez avec vos femmes et elles prennent des médicaments contre les enfants (NDR : la pilule). Vous faites beaucoup l'amour et vous avez l'air fatigué. Mais je me demande si vous ne vieillissez pas plus vite à cause de tout ça ?* me demande un jour Mudeya, avant d'ajouter :

- *Chez nous, se marier avec une femme coûte 150 euros et 30 cochons. Vous avez de la chance, ici, elles sont gratuites et travailleuses !*

Etrangers absolus, ils agissent en révélateurs de notre monde et, comme les Perses des *Lettres* de Montesquieu, dévoilent ce que nos yeux usés ne discernent plus. Galvaudée, la tour Eiffel ? Ennuyez, nos musées ? Vieilloties, nos exploitations agricoles ? Pas si sûr. A travers leurs

regards, nous redécouvrons un pays extraordinaire et généreux : le nôtre.

Le retour des Papous, chargés d'un car-gaison hétéroclite de cadeaux offerts par tous leurs amis français, s'annonce aussi épique que cette odyssée extravagante :

- *En nous invitant ici, vous avez fait de nous des stars dans notre village, confie Mondo. Maintenant, il va falloir raconter pendant des jours et des nuits comment nous sommes devenus des hommes blancs.*

Pour nous, restés ici, reste le souvenir de cette aventure. La plus belle. Cette aventure à domicile, dans mon salon, mon quartier, ma ville. En France. A la rencontre de cette peuple étrange que l'on nomme les Français. ■

MARC DOZIER

Le "Papou blanc"

Marc Dozier photographie depuis près de dix ans la Papouasie-Nouvelle-Guinée. Étudiant à l'université de Port-Moresby, la capitale du pays, il y apprend à parler le pidgin, la langue vernaculaire, avant d'être adopté par plusieurs tribus avec lesquelles il entretient des relations d'amitié fortes. L'aventure en France de ces trois Papous originaires des régions montagneuses de Tari et de Simbu donnera lieu à la publication d'un carnet de voyage photographique aux éditions Jalan, au début de l'année 2005.



Deux visions du monde : une petite cuisine où le repas se prend seul, vite, et un champ de patates douces où la communauté tout entière partage la nourriture et savoure l'importance des choses simples.